

## JOURNÉES RURALES 2005

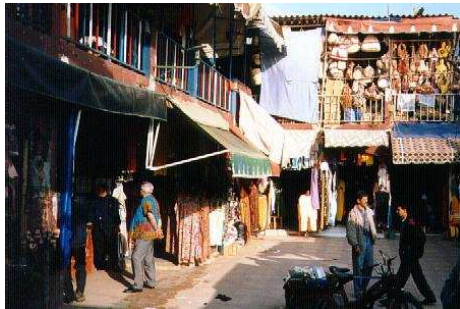
### « Paysages et agricultures du Sud marocain »

Les 37<sup>e</sup> journées de la Commission de Géographie Rurale se sont déroulées dans le sud du Maroc entre le 27 mars et le 3 avril 2005. L'organisation de l'ensemble a été assurée par André Humbert de l'université de Nancy.

#### 1. PAYSAGES ET AGRICULTURES DU SUD MAROCAIN

L'excursion marocaine de ces Journées Rurales s'est organisée le long d'un transect : *d'abord* nord-sud entre Marrakech et Agdz. Il a permis l'observation et l'adaptation des pratiques agricoles face à l'aridité, depuis l'agriculture pluviale méditerranéenne jusqu'aux oasis. Le transect s'est poursuivi d'est-ouest à travers les montagnes agro-pastorales de l'Anti-Atlas puis à travers les jusqu'aux exploitations fruitières et maraîchères irriguées de la plaine de l'oued Souss et du littoral d'Agadir.

**Le dimanche 27 mars :** Après avoir été accueillis par André Humbert à l'aéroport, la



seconde partie de la journée a été consacrée à la découverte de la ville de Marrakech. Nous avons contemplé les remparts médiévaux, les rues aux façades aveugles bordées de *riads* (chambres d'hôtes), la place du marché, le souk. Ce fut un véritable cours sur **l'organisation de la ville arabo-musulmane** depuis l'agencement de l'espace public (*Médina, souk*) jusqu'à l'espace de plus en plus privé (les quartiers *humas* puis les impasses familiales *derbs*) La palmeraie

aujourd'hui en voie d'urbanisation ne persiste que sous forme de vestige et n'est quasiment plus cultivée. Les galeries drainantes des eaux du piedmont (nommées *Khettara* au Maroc) vers la palmeraie sont pour la plupart effondrées. Les arbres ne restent en place ou ne sont replantés que lorsqu'un projet immobilier encourage leur conservation.



**Le lundi 28 mars :** Répartis en 6 véhicules, nous sommes partis vers le sud-est par la N9 pour pénétrer le Haut-Atlas encore enneigé et passer le col de Tichka (2 260 m).

Après un déjeuner à Telouet, la descente de la magnifique vallée de l'Asif Ounila sur une piste, digne des plus grands treks, nous a permis de découvrir une **agriculture irriguée** grâce à un système complexe de dérivation de l'eau tout au long de l'oued. Le lit majeur est cultivé jusqu'à ses limites de crue, aménagées en

*bled faïd* (la récupération des eaux sauvages). Les céréales (orge et blé), les légumes, les arbres fruitiers en fleurs donnent à ce paysage agricole entouré d'un désert aride, une apparente opulence vite démentie par la grande pauvreté des populations qui y vivent.



Notre arrêt pour la nuit à Aït-Benhaddou fut l'occasion de visiter la très belle *kasba*, en terre comme l'ensemble des *ksour* de la région. Du sommet, à la lumière magnifique de la fin de la journée, la vue donna lieu à de riches commentaires d'André Humbert et d'Ahmed Zarguef, collègue marocain, notre guide, interprète et professeur.

**Le mardi 29 mars :** Notre voyage nous a poussé davantage encore vers le sud-est aride, en



passant par Ouarzazate pour atteindre Agdz installée au pied d'un synclinal perché. Une superbe palmeraie occupe les étages inférieurs où les fruitiers comme les amandiers, les légumes puis les céréales pour le grain ou comme herbe pour le bétail (la luzerne) y sont cultivés soigneusement dans un système de micro parcelles.

Cette visite de la palmeraie fut l'occasion pour André Humbert de nous préciser encore la complexité des droits de propriété sur la terre, sur l'eau et sur les arbres qui règlent ces oasis. **La propriété de la terre, de l'eau et des arbres** est tantôt privée (*melk*), tantôt collective (*jmâa*), la propriété de l'eau et des arbres peut être, soit liée à la propriété de la terre, soit distincte de celle-ci. Une large partie de la population de cette région est noire, issue des esclaves de l'Afrique sub-saharienne, exploités par les nomades dans les oasis dont ils possèdent la terre. À noter que cette palmeraie est rejointe aujourd'hui par l'urbanisation moderne (ciment et parpaings...).



Ensuite, nous avons atteint N'Kob par la dépression du Jbel Sarhro (piste 6956), présentant un magnifique crêt taillé dans la couverture primaire. Le club de vacances de Baha-Baha, lieu du déjeuner, offre un exemple de **tourisme « ethnique »** adapté à une demande occidentale « d'authenticité » comme cela est précisé dans leurs documents publicitaires. L'ensemble organisé autour d'une *kasba* de terre rénovée, aménagée en hôtel, décorée de tissus, de meubles berbères et de *tadellakt*, est entouré d'un jardin où l'on

peut louer une tente berbère. On trouve également une piscine, une restauration sous tentes, un musée ethnographique et des animations diverses...

La route du retour vers Aït-Benhaddou fut une grande boucle dans l'Atlas, par l'oued Tamsift vers les mines de plomb argentifère de Tasla, puis Tazenakt centre urbain berbère célèbre pour ses tapis.

**Le mercredi 30 mars :** Notre excursion changea d'orientation, pour prendre une direction plein ouest, traversant l'Anti-Atlas (RN 10) vers la côte atlantique. Une steppe d'armoise blanche recouvre les hauts plateaux volcaniques et pastoraux du Jbel Siroua, qui reçoivent moins de 200 mm de pluie par an. La vie des villages de la région s'organise en deux espaces agricoles et saisonniers : les zones irriguées de basse altitude en hiver autour de 1 000 m et les hauts plateaux en été autour de 2 000 m (cette pratique tend à disparaître). Tous les adultes valides migrent, c'est même parfois l'ensemble des villageois, y compris l'instituteur, qui se déplacent. La veille du départ donne lieu à une grande fête.



**Les villages temporaires d'altitude (*asib*)** servent à la fois de lieux de vie et de pâture pour les troupeaux de moutons en été et de cultures complémentaires en hiver. Les semis sont effectués en octobre-novembre au moment des pluies, les femmes viennent désherber au

cours de l'hiver et les moissons (par arrachage) ont lieu en mai. Cette année 2005 marquée par la sécheresse, notamment du printemps, la récolte est inexistante. Lorsque le village est à plus d'une demi-journée de marche, les battages ont lieu sur place (par la création d'aires à battre ponctuelles).

Par le passé, la gestion des pâturages d'altitude était très stricte et s'organisait de façon hiérarchisée depuis la confédération de tribus, la tribu, la fraction de tribu, la sous-fraction de tribu jusqu'au village. Aujourd'hui, le déclin du pastoralisme donne plus de liberté aux éleveurs et limite les conflits.

Après Talouine, lieu du déjeuner, l'agriculture pluviale (*bled bour en arabe, secano en espagnol*), notamment de l'orge, apparaît en lien avec des précipitations plus importantes (300 à 400 mm de pluie par an dans l'Anti-Atlas). Les palmiers disparaissent totalement du paysage, les cultures en terrasses apparaissent.



Ahmed Zarguef nous a présenté **la petite ville d'Irghem** (R 109) où il a mené ses recherches doctorales. Cette présentation a été l'occasion d'aborder de nombreux thèmes. Irghem est une ville créée en 1927 par les Français pour contrôler les conflits entre tribus. C'est aujourd'hui un centre de *cercle* (équivalent d'un arrondissement). La région associe un peuplement berbère et un peuplement arabe. Les *douars* (village, sous-partie de commune) sont soit berbères, soit arabes. Il y a encore deux générations, les

populations berbères ne parlaient pas l'arabe, puis l'école a « arabisé » la population. Toutefois depuis 2 ans, le berbère a été introduit dans l'enseignement, bien que les instituteurs arabes parlent mal cette langue. La langue berbère possède trois dialectes régionaux : le berbère schleu (région atlantique autour du Souss), le berbère du Moyen-Atlas (autour de Ouarzazate) et le berbère du Rif. Le berbère peut s'écrire, notamment dans la presse, en écriture berbère (rare), en écriture arabe ou en écriture latine. Quel que soit l'alphabet utilisé, le berbère se lit de droite à gauche, c'est à dire comme l'écriture latine.

La région d'Irghem connaît un fort dépeuplement par exode rural. On peut y voir également les maisons ostentatoires des émigrés, remarquables par leur dimension et leur forme carrée qui rappelle une *kasba*, leur peinture rose, leurs grandes fenêtres, leur garage pour y ranger une voiture et leur isolement à l'écart du *douar*.



La descente vers la plaine du Souss nous a permis de découvrir **l'arganier**, un arbre n'existant que dans cette région sud-ouest du Maroc. L'arganier donne un fruit présentant peu de pulpe et un gros noyau (de la taille d'une noix de cajou). Les chèvres mangent le fruit et régurgitent les noyaux. Ceux-ci sont ramassés, cassés manuellement par les femmes, les amandes pressées donne l'huile d'argane. Une halte à la coopérative de femmes *Targanine* de la commune de Tiout a été l'occasion de voir l'élaboration de cette huile et

d'acheter diverses préparations pour la cuisine et différents produits de beauté à base d'huile d'argane. L'arganier est inscrit au patrimoine de la biosphère à l'UNESCO, il est interdit de les couper.



Ce versant de l'Anti-Atlas jusqu'à la plaine du Souss, ancienne région pastorale aujourd'hui mise en culture, est le lieu de **conflits entre agriculteurs et nomades du désert**, éleveurs de dromadaires. Les Sahraouis sont d'origine berbère mais sont arabisés. Les agriculteurs reprochent à ces nomades qui migrent du Sahara vers la plaine du Souss en été, de ne plus respecter les anciens parcours par les pâtures collectives, mais de traverser leurs champs cultivés avec leurs véhicules tout terrain et leur cheptel de plusieurs dizaines ou centaines de têtes de bétail. Souvent, les maires préfèrent les laisser passer pour éviter d'aggraver les conflits, qui peuvent parfois entraîner des morts. Dans la plaine du Souss, il leur est également reproché de profiter du conflit entre le Maroc et le Sahara occidental et du laisser-faire de l'État marocain à leur égard, pour s'approprier des terres collectives (*jmâa*) de la plaine ou encore d'abreuver leurs troupeaux dans les retenues de barrage. Le sujet de nombreuses fois soulevé au cours des journées dans le Souss, paraît particulièrement sensible.

Le soir, à notre arrivée à Agadir, nous avons eu le plaisir de rencontrer, à l'hôtel les collègues participant aux Journées Géographiques du CNFG.

**Le jeudi 31 mars** : Une journée de relâche après trois journées intenses de voyage.

Le matin, les membres de notre commission de Géographie Rurale se sont joints aux collègues des Journées Géographiques pour participer à un séminaire sur le thème des « Ressources hydriques et développement économiques sur les marges arides et méditerranéennes », à **l'Université d'Agadir**. Cette université, créée en 1980, compte actuellement 24 000 étudiants, dont 14 500 en lettres, 4 000 en sciences, 4 000 en droit, le reste partagé entre l'école de commerce, l'école des technologies appliquées et l'ENSA.

Pour le compte rendu détaillé de ce séminaire organisé par le CNFG, je vous renvoie au site web du CNFG, où une recension doit être faite. Cette rencontre nous a permis de faire connaissance avec des collègues marocains de cette université, notamment Kader Mountasser, Slimane Aziki et Ali Haït-Hassaine qui ont assuré les commentaires de la visite de la plaine



du Souss le vendredi.

Après l'assemblée générale de la commission de Géographie Rurale, l'après-midi fut consacrée à une visite de la ville d'Agadir. Le site de la *kasba*, au-dessus du port, offre une vue panoramique sur cette ville littorale passée de 900 habitants en 1900, à 37 000 entre les deux guerres, à une agglomération urbaine de 600 000 habitants aujourd'hui. Chacun a pu ensuite se promener dans le souk, aller à la plage ou plonger dans la piscine de l'hôtel.

**Le vendredi 1 avril** fut une journée consacrée à l'agriculture du Souss dans une excursion associant notre groupe de ruralistes des Journées Rurales, à nos collègues géographes des Journées Géographiques.

L'oued Souss est un fleuve de 250 km de long qui draine un bassin versant de 16 100 km<sup>2</sup>. La plaine se compose des dépôts détritiques issus du Haut-Atlas au nord et de l'Anti-Atlas au sud. Ce dépôt d'une épaisseur de 300 m, possède une couche aquifère de 200 m d'épaisseur. La pluviométrie de la région est en moyenne de 250 mm par an.

**L'eau est un enjeu majeur pour cette région** qui est à la fois le lieu d'implantation d'une **grande ville Agadir**, un **littoral balnéaire** où l'État envisage d'accueillir 10 millions de touristes par an en 2010 et **la première région agricole du Maroc** (elle représente 80 % des exportations de tomates du Maroc par exemple). L'agriculture utilise 92 % des eaux, dont 42 % pour les 28 000 hectares de culture d'agrumes

Or aujourd'hui, 82 % des ressources en eaux superficielles sont déjà utilisées. Et, c'est la nappe aquifère qui fournit 80 % des besoins en eau de la région. La nappe se régénère annuellement à hauteur de 400 millions de m<sup>3</sup>. Or, chaque année 650 millions de m<sup>3</sup> sont puisés, soit un déficit annuel de 250 millions de m<sup>3</sup> par an. En conséquence, la nappe s'épuise et son niveau s'abaisse. Ainsi, depuis 1968, le niveau de l'eau s'est abaissé de 20 m à l'aval du bassin versant, de 40 m à mi-cours et davantage encore en amont où l'eau se situe aujourd'hui à plus de 200 m de profondeur. Les sources des bordures atlasiques se tarissent et l'arganeraie du piémont de l'Anti-Atlas souffre de cet abaissement de la nappe. Ce phénomène est aggravé par une sécheresse qui sévit au Maroc depuis 1997-1998.

Dans ces conditions et malgré l'existence d'une agence de l'eau qui coordonne les pompages et un prix symbolique de l'eau, « **l'eau devient l'ami des puissants** » **comme le dit Ali Haït-Hassaïne**. En effet, le coût du pompage d'une eau de plus en plus profonde, du transfert d'eau d'un puit vers l'autre, de techniques agricoles économes en eau, ne peut être assuré que par les très grosses exploitations, souvent des sociétés agro-industrielles. Les petits agriculteurs installés sur les périmètres irrigués créés par l'État à la fin des années 1970, ne peuvent suivre cette course à l'eau. Le droit de pompage autorisé par l'agence de l'eau est de 1 000 m<sup>3</sup> par hectare d'orangerie. Mais il n'existe aucun contrôle. Depuis l'année 2000, 1 200 hectares de cultures d'agrumes ont été abandonnés faute d'eau. Un hectare d'oranges nécessite entre 6 000 m<sup>3</sup> (système goutte-à-goutte) à 18 000 m<sup>3</sup> d'eau.

Cette réalité a été illustrée par notre visite dans l'exploitation d'agrumes de Kabbaye, propriété du maire d'Agadir. Cette exploitation intègre la filière de la production au négoce des agrumes. En fait, elle compte 1 300 hectares d'agrumes et 400 hectares de maraîchage. L'irrigation se fait à partir de deux grands bassins, alimentés par trois pompes qui puisent dans la nappe à 200 m de profondeur. La commercialisation est assurée par l'un des deux grands groupes d'exportations agricoles du Maroc : Fresh Fruit, donc le président est également le maire d'Agadir. Cette entreprise paternaliste possède en son sein une cantine, une crèche, une école, pour les enfants des ouvriers et ouvrières.

Après le déjeuner à Taroudant, André Humbert nous a conduit sur les ruines d'une sucrerie.

**La culture du sucre** dans la plaine du Souss a été extrêmement importante au Moyen Age, à l'époque saadienne (cf. thèse d'histoire de Bertier). Cette culture a nécessité la mise en place d'un système de canaux, d'aqueducs et de sucreries, dont les traces subsistent jusqu'à ce jour. Ce sucre était vendu aux commerçants portugais par les ports d'Agadir et d'Essaouira. Le déclin des Saadiens face aux Alaouites, la concurrence des Antilles et du Brésil ont mis fin à la culture de la canne et à l'industrie sucrière du Souss.

La plaine du Souss est alors entrée dans un cycle pastoral qui a persisté jusqu'à la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle, pour laisser place depuis quelques décennies à un cycle de maraîchage et de culture d'exportation.

**Le samedi 2 avril :** Nous avons visité le très bel agadir (grenier fortifié) de Talah, puis nous sommes allés dans la région de Biougra (au sud d'Agadir) visiter la société Idyl spécialisée dans la commercialisation de produits maraîchers (tomates, courgettes, fèves, poivrons, raisin,...).



Idyl est une entreprise franco-marocaine créée par deux personnes en 1996. L'activité de la société a essentiellement lieu de la fin de l'hiver au printemps en direction du marché européen. Leur plateforme logistique pour ce marché européen se trouve à Châteaurenard dans le Comtat, tout y est acheminé par camions marocains ou espagnols au départ du Sous. La société s'appuie 1 100 ha de serres répartis en fermes dont 70 % sont la propriété d'Idyl et 30 % des fermes sous contrat. La société compte 8 000 employés, soit en ferme, soit au conditionnement (1 200 personnes en saison). Il y a 6 à 7 emplois par hectare de tomates, pour un rendement de 200 tonnes par hectare. Le lieu de conditionnement des légumes possède ses propres unités de fabrication de cagettes en bois et de boîtes en carton. Idyl possède également une ferme de 60 hectares en Mauritanie pour développer encore les primeurs, en puisant l'eau dans la nappe fossile de Nouakchott située à une profondeur de 600 m !

M. Gallia, le responsable français du site explique combien les quotas d'importation de produits agricoles établis chaque année par l'Union européenne, en fonction du niveau de la production intérieure et des besoins européens, rendent difficiles leur travail d'une année sur l'autre. Cette année, par exemple, le quota pour le Maroc est de 180 000 tonnes de tomates répartis par mois. Depuis 7-8 ans, la production maraîchère souffre de surproduction. Les prix s'effondrent : entre 1987-1992, 1 kg de tomates rapportait 10 francs, aujourd'hui le prix oscille entre 4,50 et 6 francs. Or, le coût de production est de 4,30 à 4,40 francs. La marge bénéficiaire est donc très faible.

L'après-midi a été consacré à un long et éprouvant voyage de retour vers Marrakech par la RN8 à travers l'Atlas par une route nationale marocaine encombrée de camions surchargés, de véhicules divers, de cyclistes, de piétons, d'animaux.

**Le dimanche 3 avril** fut intégralement consacré au retour vers la France.

**Valérie Jousseume, la secrétaire**